

Cahier pédagogique



© Jean Louis Fernandez

NOTRE PEUR DE N'ÊTRE

FABRICE MURGIA

Théâtre de Liège
Salle de la Grande main
Du 27 au 29 janvier
Matinée scolaire le 29///13 : 30

« Au désespoir postmoderne face à un monde qui nous échappe et au repli stratégique, on peut aussi préférer l'intelligence et le désir » - Anne de Malleray - La Solitude

Table des matières

<i>Notre peur de n'être</i>	4
<i>Les mots du metteur en scène</i>	5
<i>Ce que l'on peut voir</i>	6
<i>Fabrice Murgia</i>	8
<i>Parcours en 7 spectacles</i>	8
Le Chagrin des Ogres.....	8
Life/Reset : Chronique d'une ville épuisée	9
Exils	9
Les Enfants de Jehovah	9
Ghost Road.....	10
Et à venir...Children of Nowhere (Ghost Road 2)	11
<i>Les thématiques du spectacle</i>	12
Le rapport au réel	12
Le temps et l'espace aujourd'hui, la révolution numérique	14
Déclaration d'indépendance du Cyberspace - John P. Barlow	17
La solitude.....	18
Bibliographie	20
Le Hikikomori	20
Bibliographie	22
<i>Pour aller plus loin</i>	23
<i>Les chansons du spectacle</i>	26
<i>Générique</i>	28
<i>Infos pratiques</i>	29
<i>Annexes</i>	30
La presse	30

Notre peur de n'être

Le titre

Fabrice Murgia a l'art de bien choisir les titres de ses spectacles qui en disent long déjà, mais restent de l'ordre du poétique, de la suggestion. *Notre peur de n'être* nous parle de nos angoisses secrètes et de la plus grande, celle qui nous rapproche de la mort, celle, ontologique, de ne pas exister...

Le jeu de mot évoque aussi la naissance, notre peur de « naître » alors, naître dans le sens de s'ouvrir au monde, et aux autres, de s'offrir sans arrière-pensée, à la vie.

Les personnages

Le spectacle montre le trajet de 4 personnages : celui du Veuf : il vient de perdre sa femme, ou sa femme l'a quitté, le spectacle ne le dit pas. Il se trouve dans la difficile acceptation de sa solitude et va chercher refuge dans un dialogue avec une application de son smartphone. Hiki, le garçon devenu adulte qui s'est retiré dans sa chambre et refuse de se confronter au monde extérieur, tel ces « hikikomoris » japonais, ces jeunes adultes qui vivent enfermés et repliés sur eux-mêmes. C'est par l'intermédiaire des images filmées qu'il pourra tenter une ouverture vers le monde extérieur. La maman de Hiki, une immigrée italienne qui vit comme une tragédie la mise entre parenthèses de son fils, sa raison de vivre et d'espérer. Elle n'a plus que ses souvenirs d'un pays et d'une famille éloignés et hors d'atteinte et enfin Sarah, une jeune étudiante en communication qui parle au monde et se parle à elle-même à travers un dictaphone.

Ces quatre personnages sont accompagnés par des « anges gardiens », deux figures féminines, habillées de noir qui racontent les trajectoires des différents protagonistes mais qui leur parlent aussi, donnent leur avis, dialoguent sur un ton qui oscille entre le sarcasme et l'attention maternelle. Elles font le lien entre les différents personnages murés dans leur monologue existentiel.

Les parties du spectacle

Il y a trois parties distinctes dans le spectacle, comme trois phases de l'existence, trois étapes d'acceptation du monde : la première qui s'intitule « l'obligation de soi », dresse un paysage de leurs solitudes respectives. La deuxième « le besoin de l'autre » amène les personnages à se confronter entre eux dans la maladresse et la violence qui caractérise parfois les rapports humains. Et enfin, la troisième partie, « la nécessité d'un monde »



©Jean-Louis Fernandez

peut se lire comme une réflexion sur l'avenir de l'espèce humaine, comme une conclusion onirique, légère et ouverte.

Les mots du metteur en scène

« La solitude a joué le premier rôle dans chaque projet que j'ai porté au théâtre. Celle qui cause la mort des personnages que je fais vivre, repliés sur eux-mêmes au milieu de nuits interminables, ruminant le monde et ses habitants jusqu'à les oublier.

Dans des pièces sombres et honnêtes, j'ai tenté de peindre la solitude avec les couleurs de mon époque. (...)

J'ai tenté d'être sincère en témoignant de mon errance dans ce capitalisme tardif qu'il est difficile de comprendre et dans lequel il est surtout nécessaire de faire de l'art autre chose qu'une explication trop simple et peu convaincante.

Mon utopie n'a jamais été de comprendre, mais de nous rendre simplement capables d'hériter de ce monde-ci et d'essayer de lui rendre sa beauté.



Si le rôle de la machine est de servir ce système et de conditionner nos relations, je veux, aujourd'hui, poser la question dans le sens inverse : travailler sur la notion d'espoir que les nouvelles technologies peuvent susciter chez les générations actuelles et futures.

Au-delà d'une conception numérique de l'avenir, le spectacle parlera de la jeunesse qui a besoin d'espérer, qui a besoin de traduire cette croyance en beauté. De sa force aussi quand émerge un tournant et de sa fougue quand naît une contre-culture. (...)

Et c'est pour cela que j'inverserai la grammaire de la narration : ce sont de jeunes acteurs qui manipuleront la machine théâtrale, tant sur le plan technique que de l'histoire. Il est important que l'énergie de ces six acteurs en scène soit le carburant du spectacle, le centre du système. »

Fabrice Murgia - Notes pour *Notre peur de n'être*

Ce que l'on peut voir....

Le début du spectacle nous plonge dans un univers familier pour ceux qui connaissent le travail de Fabrice Murgia : une pénombre travaillée, où ce que nous percevons est velouté par un tulle qui couvre tout le cadre de scène. La première partie, dont le titre apparaît comme un début de chapitre **L'Obligation de soi**, confronte le spectateur avec les quatre personnages dont on va suivre l'évolution et leurs « anges gardiens », coryphées habillés de noir qui ponctuent leurs actions par des commentaires.

L'esthétique de cette première partie pourrait être qualifiée de « réalisme onirique » : les choses sont perçues de façon floue, les rapports entre les êtres que le spectateur découvre sont assurés par les anges gardiens qui n'ont pas de réalité en tant que personnages, et « cette réalité » est convoquée par des morceaux d'éléments épars : une toilette, une porte, une table et une chaise...

On assiste à un enchaînement de scènes séparées les unes des autres par l'obscurité, des petites « bulles de réalisme », renforcées par le côté assez terre-à terre des dialogues (l'évocation de la fille des voisins qui est jolie, le rendez-vous avec le banquier, la liste de courses dictée au smartphone...)

Les personnages sont pris dans des ébauches d'adresses aux absents, ceux qui leur manquent, ceux qu'ils ont perdu (le Veuf avec sa femme, la mère avec son fils...). Ils sont comme suspendus dans l'obscurité, piégés sur un sol à damier, alors que leur image filmée s'impose en surimpression.

Le deuxième chapitre intitulé **le besoin de l'autre**, commence par une confrontation entre la mère et son fils qui la filme durant toute la dispute. Le tulle qui couvrait l'ouverture de scène s'est levé, et on voit d'un coup les corps avec plus de réalité. Cette partie du spectacle aborde la difficulté des rapports humains, la maladresse et la violence qui en découlent parfois.

Le plateau est nu, les anges gardiens s'effacent au profit des dialogues entre les personnages et le théâtre s'impose dans cette seconde partie, où tous finissent par se retrouver à vue, souvent dans le même espace. Par le truchement de la caméra vidéo nous parvenons des images et des bruits du monde, comme un ailleurs extérieur au théâtre dont on nous laisserait entrevoir des bribes, d'autres fois ce sont les visages qui sont filmés comme des expressions des différents états de la condition humaine...



Le personnage de Hiki s'avère finalement le plus authentique et le plus fort dans son adieu, adressé au monde, en forme de confession qui filme en même temps tous les visages des personnages qui l'entourent.

Dans cet adieu il imagine une suite possible où vient se nicher l'utopie d'un futur possible, un futur « d'après »...

*Christopher Loyd viendra me chercher
avec sa machine à voyager dans le temps
pour m'amener bien plus loin
dans un autre futur
pas celui où les machines ont remplacé les hommes et les femmes
le futur d'après
celui où les humains ont repris possession de leurs outils (...)
Et comme il n'y a plus rien
Comme ils ont touché le fond
Ils n'ont pas le choix
Ils écoutent leur respiration
Et d'un coup
Je ne sais pas comment
C'est ce qui arrive quand il n'y a plus rien
Ils se mettent à reconstruire
D'un coup
Ils ont besoin de comprendre
Ils n'acceptent plus de ne pas comprendre pourquoi ils en sont là
Et ils dressent des cartes
Des cartes du monde
Des cartes des femmes et des hommes
Avec des fils entre eux
D'abord avec de la ficelle et de la craie
Ils dressent la carte de ce qui les relie
Pour comprendre (...)
Des images
Des sons
Des portraits d'hommes et de femmes (...)
Un réseau qui n'appartiendrait à personne
Pour réapprendre à vivre
A ressentir
Des histoires réelles
Ou inventées
Pour rendre sa valeur au temps
Découvrir des terres que l'on ne connaît pas
Redevenir des hommes et des femmes de notre époque
De notre présent
Redécouvrir que nous sommes vivants(...)*

Cet adieu de Hiki introduit la troisième partie, **La Nécessité d'un monde**, un rêve ou une utopie qui nous apparaît sous forme d'une fragile installation faite d'ampoules et de dictaphones tous allumés ensemble comme autant de voix -et de voies- humaines, reliées, par le besoin d'être ensemble et de partager.

And no more shall we part...chante Nick Cave...

Fabrice Murgia



Fabrice Murgia est né en 1983 à Verviers en Belgique. Formé au Conservatoire de Liège par Jacques Delcuvellerie, il travaille d'abord comme acteur pour le théâtre, le cinéma et la télévision. Aujourd'hui, auteur et metteur en scène, il dirige la Cie Artara et est artiste associé au Théâtre National à Bruxelles. Il écrit et met en scène son premier spectacle *Le Chagrin des ogres* en 2009 pour le Festival de Liège, puis il crée une pièce muette, *LIFE:RESET/Chronique d'une ville épuisée*,

et *Dieu est un DJ*, adaptée d'un texte de Falk Richter. En trois pièces, Fabrice Murgia pose les jalons de son travail : actualité des langages, problématiques générationnelles, spectacles sensoriels où se mêlent narration, jeu des acteurs et technologies du son et de l'image. En janvier 2012, Fabrice Murgia dévoile *Exils*, création ouvrant le projet européen *Villes en scène/Cities on stage* (association de théâtres et de festivals posant la question du « vivre ensemble » et de la multiculturalité des villes européennes). La même année, deux créations suivront : *Les Enfants de Jehovah* et *Ghost Road*, qui respectivement questionnent l'endoctrinement religieux et le vieillissement. Il prépare actuellement un *Ghost Road II. Notre Peur de n'être* vient d'être créée en juillet 2014 pour le In du festival d'Avignon. La Cie Artara rassemble des performeurs, vidéastes, plasticiens et musiciens autour des pièces de Fabrice Murgia dans le souci de témoigner du monde avec le regard et le langage de leur génération.

Parcours en 7 spectacles

Le Chagrin des Ogres

Le Chagrin des Ogres, c'est le récit d'une journée au cours de laquelle des enfants vont cesser d'être des enfants. Le témoignage de Bastian Bosse, 17 ans, qui a préféré mourir le 20 novembre 2006 après avoir tiré dans son lycée. Le rêve de Laetitia qui a grandi dans la peur, et qui est en train de se réveiller sur son lit d'hôpital.

Leur tentative de fuir dans un imaginaire formaté par nos nouvelles manières de communiquer. Le désespoir de ceux qui hurlent à l'aide, sans que l'on sache réellement lesquels d'entre eux détiennent des rêves et des bombes pour se venger de ceux qui ne les entendent pas. *Le Chagrin des Ogres*, c'est notre façon d'enterrer notre enfance.



Life/Reset : Chronique d'une ville épuisée

« Lors d'un voyage en train à la tombée du soir ou d'une virée nocturne à la périphérie de nos grandes villes, il arrive que nos yeux soient attirés par des fenêtres scintillant dans le noir, des fenêtres comme des yeux grands ouverts qui cachent le secret de nos vies quotidiennes. »

Fabrice Murgia

Une femme, jeune, seule dans son petit appartement. Silencieuse, elle entame le rituel de sa soirée, que l'on devine chaque jour répété. Comme bouée de sauvetage de cette solitude hébétée : l'écran d'ordinateur et son avatar dans le monde virtuel de «Second Life». Mais la bouée de sauvetage se fait étouffante et c'est, petit à petit, à une perte totale de contact avec la réalité que nous assistons. Dans un spectacle sans parole, et où les frontières entre théâtre et vidéo s'estompent, c'est la solitude dans le cyber-espace qui est ici explorée. Celle générée non pas malgré, mais par l'Internet, les réseaux sociaux et les mondes virtuels. Dans un spectacle intense et surprenant, c'est finalement la question du soi qui est ici posée. Celle du rapport à la solitude et à la vie privée que les nouveaux médias instaurent.

Exils

Pour parler de la ville, de l'Europe d'aujourd'hui, et donc du vivre ensemble, Fabrice Murgia choisit, avec *Exils* de s'attaquer à la thématique riche et protéiforme de la migration et des frontières. Il y entrechoque le destin d'un migrant avec celui de trois européens étouffés par la culpabilité rampante du post-colonialisme. A en devenir, littéralement, malades. C'est en ce sens que le pluriel du titre prend toute sa consistance : dans cette Europe-forteresse, l'exil n'est pas que celui du migrant mais aussi celui des jeunes européens exilés de leur propre monde, de leur propre corps presque, dans une société qu'ils subissent.

«J'ai axé mes recherches sur l'espace Schengen, explique-t-il. Car la création de cet espace européen dont les frontières intérieures sont abolies, s'il permet de mieux connecter les pays européens entre eux est, à mon avis, en train de créer une forteresse, une Europe repliée sur elle-même qui devient un étouffoir.»

Les Enfants de Jehovah



Inspiré par une lointaine histoire familiale, le jeune metteur en scène tente de comprendre dans *Les Enfants de Jehovah* la mécanique et les effets de l'endoctrinement chez les Témoins. Pas une « secte » à proprement parler mais une communauté qui fait peser un lourd carcan de fin du monde sur ses membres.

Cette création s'articule autour du témoignage d'une femme, s'adressant par vidéo à son frère pour le convaincre de rejoindre les Témoins – qu'il a quittés – et sauver son âme. Parallèlement s'installe, dans un autre espace scénique, une narration plus mentale, psychologique, fantasmagorique, où le fantôme d'une mère disparue continue à souffler son influence à l'oreille de cette femme. Comme d'habitude, Fabrice Murgia ne cherche pas à disséquer et tout expliquer : il se sert de son sujet pour poursuivre son questionnement sur la jeunesse d'aujourd'hui.

Ghost Road

En 2010, en plein travail sur *Dieu est un DJ* de Falk Richter, Fabrice Murgia part s'aventurer sur la mythique « Route 66 » qui traverse les Etats-Unis d'est en ouest. Moelle épinière du grand corps étasunien pendant très longtemps, la « Route 66 » a vu ses lumières s'éteindre dans les années septante lors de la construction d'une autoroute plus rapide et pratique. Les motels se sont délabrés, les villes sont mortes mais des gens sont restés. Et Fabrice Murgia s'est passionné pour cette route fantôme et ceux qui ont décidé de continuer à y vivre.

Premier volet d'un triptyque consacré aux villes abandonnées, Fabrice Murgia a arpenté cette route mythique avec le musicien et compositeur Dominique Pauwels, la comédienne Viviane de Muynck et le vidéaste Benoit Dervaux. Entre chant, texte et images, ils nous proposent un opéra-roadmovie qui nous renvoie la vibration si particulière de ses endroits à l'abandon.



Et à venir...Children of Nowhere (Ghost Road 2)

Création le 10 janvier 2015 • Festival Santiago a Mil – Chili

Au Chili...

En route vers Chacabuco, je me suis assis dans la maison de Pablo Neruda, à la Isla Negra, face à l'océan qui l'a tant inspiré, dans cette pièce-même où un matin de septembre, en apprenant la nouvelle du coup d'état, il s'effondre.

Au milieu de ce périple, jalonné de rencontres inoubliables, j'ai emmené Juan Fuentes Botto, ancien prisonnier politique à Chacabuco, ce camp de concentration où il a laissé une partie de son existence. Juan nous a livré une confidence puissante et engagée.

Ma proposition associera théâtre, carnet de voyage, musique, vidéo et tentera de nous emmener à la lisière des histoires de Juan, des poèmes de Neruda, de la voix de Violeta Parra... Une poésie si proche d'un peuple qu'elle en devient un outil d'espoir pour dénouer son identité. Car là est bien la thématique de ce nouveau spectacle : comment les non-dits s'installent-ils au péril du souvenir... Comment le geste poétique s'empare-t-il légitimement du passé, pour aider à comprendre et permettre d'avancer...



A travers ses spectacles, c'est toujours notre monde que Fabrice Murgia questionne, avec délicatesse et honnêteté, avec humanité surtout.

Il cherche inlassablement à dire ce qui nous caractérise, ce qui nous différencie de nos aînés, ce qui nous fait peur

aujourd'hui...Et il ne se contente pas d'affubler ses comédiens de « costumes d'époque » d'aujourd'hui, il tente de trouver le langage le plus contemporain possible pour parler du monde. Dans un langage très cinématographique et à l'aide des technologies les plus pointues du son et de l'image, il nous emmène dans des univers étranges et personnels qui brouillent les pistes de nos repères habituels au théâtre. Le langage théâtral qu'il utilise devient alors comme la métaphore de ce dont il veut nous parler et s'adresse directement à nos sens.

Les thématiques du spectacle

A travers ses différents spectacles, comme différentes explorations du monde, le regard et la perception de Fabrice Murgia s'affinent pour prendre dans *Notre Peur de n'être*, un aspect proprement philosophique, tout en restant limpide et très accessible à tous. En effet, les questions qui surgissent ici nous troublent d'autant plus qu'elles ont une portée universelle.

Le rapport au réel

D'emblée se pose la question du réel : le réel au théâtre, tout d'abord. Quel est le statut de l'acteur, du personnage ? Quels est leur degré de réalité ? Et dans quelle réalité se placent-ils ?

Fabrice Murgia pose cette question en l'illustrant directement sur le plateau, sur lequel les comédiens se filment en permanence, en direct, surimprimant une image immédiate à leur présence réelle. Où est donc l'acteur dès lors, Et son image ? Est-ce du théâtre ou du cinéma ? Très habile à jouer avec l'aspect visuel de ses spectacles, Murgia laisse cette fois agir les acteurs eux-mêmes.

Pour le son c'est pareil... Une jeune femme isolée, reçoit pour son anniversaire un dictaphone, alors que, derrière elle, défilent des images de fête en famille, elle y enregistre ses réflexions, comme si elle dialoguait avec elle-même. Les images de famille renforcent encore l'impression de solitude, comme si c'étaient des images mentales qui s'opposaient à sa situation actuelle. D'autres fois, c'est sur le tulle qui couvre le cadre de scène que l'on voit apparaître les visages en grand, alors que leurs silhouettes sont petites et indistinctes, volontairement floues sur la scène. La pénombre et le flou créent une ambiance volontairement onirique, très caractéristique chez Murgia, qui nous fait douter de la réalité de la scène. Ne serait-ce pas le rêve ou le fantasme de l'un des personnages ?

Quatre acteurs jouent des personnages définissables : le Veuf, Hiki le garçon qui s'est retiré du monde, sa maman, et Sarah, la fille qui travaille seule. Ces quatre personnages vivent 4 façons différentes d'être seuls, et tous les quatre vont se croiser, dans des moments de réalité un peu floue. Deux actrices ont un statut différent puisqu'elles n'incarnent pas un personnage à proprement parler, mais jouent les anges gardiens, des êtres qui dialoguent avec les autres dans leur solitude, les apostrophent, comme une conscience tourmentée, déviant aussi la perception « réaliste » que l'on pourrait avoir du spectacle.

Elles rappellent un peu le personnage de Dolorès que Murgia faisait apparaître dans son premier spectacle, *Le Chagrin des ogres* qui représentait aussi l'intériorité des personnages et leur part d'enfance encore présente.



© Cici Olsson
Le personnage de Dolores dans *Le Chagrin des ogres*

Dans le second chapitre du spectacle, intitulé « le besoin de l'autre », le tulle qui recouvrait tout le cadre de scène se lève et les acteurs apparaissent avec une réalité accrue. La machinerie théâtrale est dévoilée, affirmée et le plateau se dénude, pour laisser la réalité de la présence humaine prendre toute la place.

« Au théâtre, il y a un rapport magique à l'espace qui n'existe pas au cinéma où l'écran impose ses limites : les espaces semblent se démultiplier tant physiquement qu'au niveau virtuel, par un jeu d'images. Fabrice a envie de multiplier ses territoires d'expression pour créer un objet qui reste théâtral mais qui fait appel à toutes les techniques, un monstre à plusieurs têtes qui dialoguent entre elles. Les images l'aident à rêver et c'est ça qu'il veut sur un plateau : que ce soit comme un rêve ou un cauchemar, quelque chose qui trouble le spectateur. »¹

¹ Jean-François Ravagnan, vidéaste, interviewé par Cécile Michaux pour le livret *Artara*, réalisé pour la création du spectacle au In de Avignon, rédaction Cécile Michaux.

Le temps et l'espace aujourd'hui, la révolution numérique

Directement liée à notre perception du réel, la question des changements de perception spatio-temporelle se pose aujourd'hui.

En effet, la société moderne est marquée par le développement de la communication. L'avènement de cette nouvelle ère provoque une inflation, voire une saturation d'informations mais surtout un déplacement du référent et un bouleversement de notre système de représentation.

Les frontières spatio-temporelles classiques sont abolies au profit d'une simultanéité universelle. Nous ne sommes plus limités par les dimensions espace-temps, nous pouvons communiquer immédiatement avec autant de gens que nous le voulons, partout à la fois. La transmission des messages en temps réel et leur réception instantanée donnent un sentiment partagé de vitesse. Cette interconnexion générale amène à une forme de développement collectif de l'intelligence et du savoir humains qui sont nouveaux et peuvent s'apparenter à une révolution (comme furent celle du langage puis celle du passage à l'écrit). Cette idée d'un savoir mondialisé, et à la portée de tous est développée par Michel Serres dans son dernier opus *Petite Poucette*, une réflexion sur l'évolution du genre humain à travers le personnage de la jeune fille qui communique en se servant de ses pouces (petite Poucette).



Le philosophe Michel Serres

« Ces enfants habitent donc le virtuel. Les sciences cognitives montrent que l'usage de la Toile, la lecture ou l'écriture au pouce des messages, la consultation de Wikipédia ou de Facebook n'excitent pas les mêmes zones corticales que l'usage du livre, de l'ardoise ou du cahier. Ils peuvent manipuler plusieurs informations à la fois. Ils ne connaissent ni n'intègrent, ni ne synthétisent comme nous leurs ascendants.

Par téléphone cellulaire, ils accèdent à toutes personnes ; par GPS, en tous lieux ; par la Toile, à tout le savoir : ils hantent donc un espace topologique de voisinages, alors que nous vivions dans un espace métrique, référé par des distances.

Ils n'habitent plus le même espace.

Sans que nous nous en apercevions, un nouvel humain est né, pendant l'intervalle bref, celui qui nous sépare des années 1970. Il ou elle n'a plus le même corps, la même espérance de vie, ne communique plus de la même façon, ne perçoit plus le même monde, ne vit plus dans la même nature, n'habite plus le même espace. Né sous péridurale et de naissance programmée, ne redoute plus sous soins palliatifs la même mort. N'ayant plus la même tête que ses parents, il ou elle connaît autrement. »²

De même, Pierre Lévy réfléchit à cette révolution dans sa préface du livre de Stéphane Vial, *L'Etre et l'Ecran*. Quel est donc le statut de l'humain et celui de la machine dans ce nouveau paysage médiatique, et en quoi garde-t-il son libre arbitre ?



« Le nouveau médium algorithmique qui se complexifie sous nos doigts et nos regards entrecroisés n'est certainement pas un acteur homogène, mais plutôt l'assemblage hypercomplexe d'une multitude d'acteurs humains et non-humains de toutes natures, un assemblage en transformation constante et rapide, un métamédium qui abrite et entremêle une grande diversité de médias dont chacun réclame une analyse particulière dans un contexte socio-historique particulier. Le médium algorithmique ne prend pas de décisions et n'agit pas de manière autonome.

Ce n'est pas non plus une source d'information : seules les personnes et les institutions qui s'y expriment sont de véritables sources. La confusion, entretenue par de nombreux journalistes, vient de ce que, dans les médias de diffusion unilatérale traditionnels (organes de presse, radios, télévisions), le canal se confond avec l'émetteur. Mais, dans le nouvel environnement

² Michel Serres, *Petite Poucette*, Eds Le Pommier, coll. Manifestes, 2012, pp12-13.

de communication, les mêmes plateformes peuvent être utilisées par de nombreuses sources indépendantes.»³

Dans *Life/Reset*, Murgia pointait du doigt comment la dimension virtuelle des nouvelles méthodes de communication pouvait cacher de vraies solitudes, comment l'ère de l'individu avant tout nous faisait vivre côte à côte, mais complètement seuls...

Avec *Notre peur de n'être*, Fabrice Murgia continue de fouiller dans cette thématique, d'en parcourir tous les recoins mais va plus loin que le constat pessimiste sur lequel il était resté en 2010 :

« Je ne sais s'il faut avoir peur du net, des réseaux, de ce qu'engendre la révolution technologique ? (...) En tous cas, les auteurs de science-fiction que j'adore (Ray Bradbury, Philip K. Dick, Arthur C. Clarke,...) sont des visionnaires qui nous alertent depuis bien longtemps. Tout est déjà dans leurs récits : Google, les spywares, les implants...mais avec une dimension poétique, leurs futurs sont déjà patinés par le temps, il en émane une beauté particulière. Ces histoires - Fahrenheit 451, Minority Report et beaucoup d'autres- résonnent fortement avec ma façon de raconter. »⁴

Et en effet, si le spectacle n'est pas foncièrement optimiste et fait résonner encore sa réflexion sur les solitudes contemporaines, il y a chez Murgia une croyance en l'homme, en son authenticité, et sa capacité à produire de l'art et une pensée originale, non « numérisable. »

Les différents chapitres du spectacle : 1) l'obligation de soi : 2) le besoin de l'autre 3) La nécessité d'un monde, sont donc comme une progression, ils résument et apportent une réponse au titre du spectacle « Notre peur de n'être ». Et le final onirique du spectacle entrevoit une solution à cette condition d'humain numérique :

« Alors il parleront de ces gens-là

ils partageront un repas

ils partageront des images

des images de choses qu'ils ont vues

des images de choses qu'ils ont vraiment vécues »

Fabrice Murgia dans une interview fait aussi référence à la déclaration d'indépendance du Cyberspace de John P. Barlow, Ode à la liberté et à l'intelligence humaines ?

³ Préface de Pierre Lévy pour le livre de Stéphane Vial, *L'Être et l'écran*, Paris PUF, 2013

⁴ « Libres propos » de Fabrice Murgia, dans le livret Artara, réalisé pour la création du spectacle au In de Avignon, rédaction Cécile Michaux

Seule l'erreur a besoin du soutien du gouvernement. La vérité peut se débrouiller toute seule.

—Thomas Jefferson, *Notes on Virginia*

« Gouvernements du monde industriel, vous géants fatigués de chair et d'acier, je viens du Cyberespace, le nouveau domicile de l'esprit. Au nom du futur, je vous demande à vous du passé de nous laisser tranquilles. Vous n'êtes pas les bienvenus parmi nous. Vous n'avez pas de souveraineté où nous nous rassemblons.

Nous n'avons pas de gouvernement élu, et il est improbable que nous en ayons un jour, aussi je ne m'adresse à vous avec aucune autre autorité que celle avec laquelle la liberté s'exprime. Je déclare l'espace social global que nous construisons naturellement indépendant des tyrannies que vous cherchez à nous imposer. Vous n'avez aucun droit moral de dicter chez nous votre loi et vous ne possédez aucun moyen de nous contraindre que nous ayons à redouter.

(...)Le Cyberespace est fait de transactions, de relations, et de la pensée elle-même, formant comme une onde stationnaire dans la toile de nos communications. Notre monde est à la fois partout et nulle part, mais il n'est pas où vivent les corps.

Nous sommes en train de créer un monde où tous peuvent entrer sans privilège et sans être victimes de préjugés découlant de la race, du pouvoir économique, de la force militaire ou de la naissance.

Nous sommes en train de créer un monde où n'importe qui, n'importe où, peut exprimer ses croyances, aussi singulières qu'elles soient, sans peur d'être réduit au silence ou à la conformité.

Vos concepts légaux de propriété, d'expression, d'identité, de mouvement, de contexte, ne s'appliquent pas à nous. Ils sont basés sur la matière, et il n'y a pas ici de matière.

Nos identités n'ont pas de corps, c'est pourquoi, contrairement à ce qui se passe chez vous, il ne peut pas, chez nous, y avoir d'ordre accompagné de contrainte physique. Nous croyons que c'est de l'éthique, de la défense éclairée de l'intérêt propre et de l'intérêt commun, que notre ordre émergera.

Nos identités peuvent être distribuées à travers beaucoup de vos juridictions

(...)Vous êtes terrifiés par vos propres enfants, parce qu'ils sont natifs dans un monde où vous serez toujours des immigrants. Parce que vous les craignez, vous confiez à vos bureaucraties les responsabilités de parents auxquelles vous êtes trop lâches pour faire face. Dans notre monde, tous les sentiments et expressions d'humanité, dégradants ou angéliques, font partie d'un monde unique, sans discontinuité, d'une conversation globale de bits. Nous ne pouvons pas séparer l'air qui étouffe de l'air où battent les ailes.

Nous créerons une civilisation de l'esprit dans le Cyberespace. Puisse-t-elle être plus humaine et plus juste que le monde issu de vos gouvernements.

⁵ Texte original sur le site web de l'EFF, 9 février 1996. Traduction : Hache, février 1996

La solitude

« *La solitude est la photographie du monde moderne, pourtant surpeuplé* »

Cette phrase tirée d'une interview donnée par Michel Serres à propos de son essai *Petite Poucette*, pourrait servir d'exergue au spectacle tout entier, car c'est vraiment à cette question que Murgia nous confronte : Comment raconter notre solitude d'aujourd'hui, parfois si profonde alors que nous sommes pourtant tous reliés au monde par nos nombreux moyens de communiquer ?

Cette question de la solitude est au cœur du travail de Fabrice Murgia depuis son premier spectacle. Dans *Le Chagrin des ogres*, elle se matérialise même physiquement puisque les deux protagonistes sont chacun enfermés dans un espace qui les coupe du monde.



Life/Reset nous parle de la difficulté de vivre une nouvelle forme de solitude « habitée » par le bruissement de toute l'humanité qui nous parvient par les nouveaux médias.

Exils montre la détresse d'un homme seul, immigré dans une forteresse Europe où les êtres sont malades de solitude et de culpabilité.

Avec *les Enfants de Jehovah*, on comprend comment un système sectaire peut constituer une réponse réconfortante pour des êtres solitaires et en souffrance. *Ghost Road* évoque, plus positivement cette fois, le choix particulier d'êtres qui font bifurquer leur trajet personnel et viennent s'enfoncer dans le désert pour y redécouvrir la solitude comme dernier espace de liberté

Dans une note d'intention qui présente le projet de travail sur *Notre peur de n'être*, Fabrice Murgia évoquait cette relation particulière à la solitude qui apparaît dans son travail :

« *J'ai connu la solitude qui m'a poussé à créer des patchworks qui racontent ce monde d'images dans lequel j'ai grandi, avec une grande difficulté de communiquer et un besoin de hurler, de provoquer parfois. J'ai essayé de raconter des histoires en échappant au poids du théâtre classique, en collant des grammaires visuelles à des personnages aux propos choquants et aux accents prononcés rencontrés dans la rue.* »

Fabrice Murgia Notes pour *Notre Peur de n'être*

Anne de Malleray dans son ouvrage *La Solitude*⁶, met le doigt sur cette nouvelle solitude caractéristique de notre siècle :

⁶ Anne de Malleray, *La solitude*, coll. Le monde expliqué aux vieux, 10/18, 2013.

« Le déclin des idéaux collectifs et des liens sociaux traditionnels laisse place à une ère de bricolage, où prime l'accomplissement de soi. Maîtres de nos appartenances, de nos valeurs, de notre sexualité et de nos amours, nous sommes pourtant paumés. Et seuls.

Le XXI^e siècle est le siècle de l'individu, maître de son destin et de son identité. Pour la plupart des pays du monde occidental, c'est le siècle de l'abondance, nous voilà à l'abri des guerres, de la pauvreté et des fléaux collectifs. L'offre de n'importe quel bien est devenue immense, nous n'avons que l'embarras du choix et tout est à portée de main – ou de clic-

Les anciennes appartenances collectives ne définissent plus nos identités : famille, parti, religion, groupements idéologiques divers, et nous nous tournons davantage vers les libertés individuelles. Nous pouvons aller où bon nous semble et avec qui on veut... Quel est le malaise alors ? Le corolaire de cette liberté individuelle est la solitude car de nouvelles questions se posent directement : nous pouvons communiquer instantanément avec n'importe qui de l'autre côté de la planète, mais pour dire quoi, si nous ne partageons plus rien ?



Nous adorons communiquer avec les nouveaux médias car ils nous permettent de maîtriser



© Jean-Louis Fernandez

complètement notre façon de communiquer. Nous pouvons changer notre photo de profil sur facebook, effacer notre brouillon de mail à un collègue, et recommencer, communiquer avec des « emoticones » qui racontent pudiquement des choses parfois difficiles à dire à quelqu'un. Nous pouvons contrôler une communication qui en devient lisse, sans montrer trop d'affects, comme « mise en scène ». Car communiquer entre humains n'est pas du tout une chose facile, il y a à gérer la violence de nos affects, l'incompréhension de l'autre, les désirs contradictoires. Le besoin de l'autre et son maintien à distance.

Cette difficulté d'instaurer de « vrais » rapports humains s'illustre bien dans la deuxième partie du spectacle. Les êtres y sont dénudés, plus visibles aussi sans le flou du tulle de la première partie. Et tout se passe comme si les êtres se cherchaient, s'entrechoquaient, se trompaient d'adresse...

Le personnage du veuf par exemple qui se vit lui-même comme une victime se prend d'amour pour son smartphone car il lui répond avec une voix de femme, qui ressemble à celle qui l'a quitté. Après quoi, il insulte de façon très violente un autre humain (Hiki) qu'il prend pour un parasite et va jusqu'à le traiter de « mэрule » dans une scène drôle et cruelle.

Dans ce cas, la victime, le veuf, se venge sur un être plus faible, plus fragile, Hiki et devient bourreau.

Bibliographie

- Anne de Malleray, *La solitude*, coll. Le monde expliqué aux vieux, 10/18, 2013
- Sylvain Tesson *Dans les forêts de Sibérie*, Gallimard 2011, coll. Folio n°5586, 2013.
- Les solitudes en France, rapport 2012 de l'observatoire sociologique de la Fondation de France http://www.fondationdefrance.org/Outils/Mediatheque/Etudes-de-l-Observatoire?id_theme=11344

Le Hikikomori

***« Je suis désolé d'avoir fugué
Je ne savais pas où aller
Je n'ai pas de forêt où être seul
J'ai fugué à l'intérieur
Dehors
Il fait froid
dehors on n peut pas dire
« je ne sais pas »
dehors
on ne peut pas dire
« j'aimerais prendre le temps de réfléchir »***

Extrait de *Notre Peur de n'être*

Fabrice Murgia adresse son spectacle à un ami qui s'est retiré du monde voilà dix ans. Notre peur de n'être est comme une réponse à la décision de son ami.

« Je travaillerai à partir de plusieurs histoires qui trouveront leur répondant dans le parcours du personnage de l'Hikikomori.

Les Hikikomori sont un véritable phénomène de société au Japon. Ce sont de jeunes adultes coupés du monde, refusant tout contact avec la société et avec les humains. Ils ne sortent pas, commandent tout par internet. S'ils doivent sortir pour s'alimenter, ils favorisent le contact avec un distributeur automatique. Le syndrome de l'Hikikomori s'explique par la pression exercée par la société japonaise sur ses membres dès l'enfance. L'Hikikomori ne s'ennuie pas. Il ne végète pas non plus. Il s'agit d'un choix, d'une façon d'appréhender la vie. Il ne distingue plus le jour et la nuit, se forge une vision du monde qui lui est propre à partir de quelques éléments rassurants, dont l'écran qui lui permet d'observer le monde à sa guise. Le problème est vieux depuis plusieurs années au Japon, et on l'observe aujourd'hui en Occident. Le phénomène est plus rare dans notre société mais existe. C'est le cas de mon meilleur ami, enfermé depuis plus de dix ans dans la maison de ses parents, à quelques pas de la mienne, à Soumagne, dans le village où nous avons grandi. »

F. Murgia, Notes pour *Notre peur de n'être*

Au Japon, le terme *Hikikomori*, littéralement « s'écarter, être replié », désigne des jeunes gens touchés par une pathologie psychosociale qui les pousse à se retirer complètement du monde, parfois durant plusieurs années, et ainsi à éviter toute forme de contrainte relationnelle, voire de relation sociale autre que virtuelle.



Ce phénomène d'isolement total touche principalement une population masculine d'adolescents ou de jeunes adultes et semble directement lié à la pression et la compétition sociales ressenties par les jeunes japonais à travers leur système scolaire ainsi que les contraintes de rendement de leurs premiers contrats de travail.

Ces jeunes gens « ferment la porte » devant le monde qui les oppresse. Ils se retirent en eux-mêmes, vivent cloîtrés et dans une sorte de repli régressif où ils dépendent en général de leurs parents pour le boire et le manger, mais sans réellement communiquer avec eux. Au Japon, la bienséance sociale condamne ce genre de situation et les familles, honteuses « cachent » les jeunes qui en sont atteints. Certains de ces jeunes peuvent ainsi passer plusieurs années dans cette situation, sans recevoir d'aide autre qu'alimentaire.

Ce phénomène touche 1,2% de la population, soit à peu près 1 million de jeunes au Japon.

Depuis quelques années ce phénomène d'isolement volontaire, semble s'étendre dans les pays européens, comme en témoigne cet article paru dans Le Monde

« Observé au Japon, l'hikikomori n'est pourtant pas lié à la seule culture japonaise, comme en témoigne la présence de cas à Oman, en Espagne, en Italie, en Corée du Sud et, depuis peu, en France. Le docteur Marie-Jeanne Guedj-Bourdau, responsable du Centre psychiatrique d'orientation et d'accueil (CPOA) à l'hôpital Saint-Anne à Paris, a recensé, "au cours des quinze derniers mois, une trentaine de cas qui concernent des adolescents à partir de 16 ans, mais aussi des jeunes gens de 25-

30 ans qui ont une vie sociale des plus réduites après avoir eu des difficultés à terminer leurs études supérieures". »⁷

Bibliographie

- « Hikikomori » sur Wikipédia : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Hikikomori>
- Jean-Claude Jugon, *Phobies sociales au Japon*, ed. ESF, 1998
- Tisseron Serge, « Hikikomori, un nouvel habit de la crise d'adolescence », blog de l'auteur <http://www.sergetisseron.com/blog/hikikomori-un-nouvel-habit-de-la>
- Gozlan Marc, *Des cas d'hikikomori en France*, Le Monde, 11 juin 2012.
- André Christophe et Legeron Patrick, *La peur des autres*, Odile Jacob, 2003

Films :

- *Hikikomori à l'écoute du silence*, Film documentaire de David Beautru et Dorothée Lorang, 2013
- *Bienvenue dans la NHK*, manga japonais basé sur une nouvelle de Tatsuhiko Takimoto, 2006.



⁷ Gozlan Marc, *Des cas d'hikikomori en France*, Le Monde, 11 juin 2012

Pour aller plus loin

Quelques questions à développer en classe :

Le titre ?

- Qu'évoque le titre pour vous ?
- Quelle pourrait en être les significations ?

Communiquer aujourd'hui

- Qu'est-ce qu'une communication idéale ?
- Comment communiquons-nous aujourd'hui ? Que disons-nous de nos vies ? Que ne disons-nous pas ? Prendre des exemples concrets par exemple de publications sur facebook (que mettons-nous en scène sur nos profils).



Petit exercice concret

Choisir un message à faire passer (par exemple une invitation à un anniversaire) et le rédiger de façon adéquate pour les différents supports médiatiques :

- un sms
- un évènement facebook
- Une invitation papier
- Un message sur répondeur...

Que penser de cette idée de « révolution numérique » développée par Michel Serres dans *Petite Poucette* ?

S'agit-il d'une révolution comparable à celle du passage de l'oral à l'écrit et de l'écrit à l'imprimé ? Réfléchir sur ces différentes phases historiques et leurs spécificités



La solitude

- Définir ce qu'est la solitude aujourd'hui. En quoi est-elle différente de la solitude d'avant l'ère numérique ? Quand se sent-on seul ?
- Essayer de donner une définition personnelle de la solitude.
- Une définition poétique ?
- Réagir à la phrase de JJ Rousseau dans Les Rêveries d'un promeneur solitaire : « Réduit à moi seul, je me nourris, il est vrai, de ma propre substance, mais elle ne s'épuise pas... »

Evoquer les grandes figures de solitaires, et les mythes littéraires qui les accompagnent :



L'Ermite St Frieux de Dannes



Robinson Crusôé



Harry Belafonte dans *Le monde, la chair et le diable*, film de Randal Mc Dougall, 1959

- L'Ermite
- Les robinsonnades
- Le dernier homme sur terre

Un Hikikomori est-il un ermite ?

Que penser de cette citation de Sylvain Tesson ?

« Les sociétés n'aiment pas les ermites. Elles ne leur pardonnent pas de fuir. Elles réprouvent la désinvolture du solitaire qui jette son "continuez sans moi" à la face des autres. Se retirer c'est prendre congé de ses semblables. L'ermite nie la vocation de la civilisation, en constitue la critique vivante. » Sylvain Tesson, *Dans les forêts de Sibérie*, Folio 2011



Hikikomori, extrait du film *Shaking Tokyo*, de Bong Joon-O, 2008.

Les chansons du spectacle

And no more shall we part

Nick Cave and the bad seeds

And no more shall we part
It will no longer be necessary
And no more will I say, dear heart
I am alone and she has left me

And no more shall we part
The contracts are drawn up,
The ring is locked upon the finger
And never again will my letters start
Sadly, or in the depths of winter

And no more shall we part
All the hatchets have been buried now
And all of birds will sing to your
beautiful heart
Upon the bough

And no more shall we part
Your chain of command
Has been silenced now
And all of those birds
Would've sung to your beautiful heart
Anyhow

Lord, stay by me
Don't go down
I will never be free
If I'm not free now

Lord, stay by me
Don't go down
I never was free
What are you talking about?

For no more shall we part
And no more shall we part



Nick Cave and the bad Seeds

Et nous ne nous séparerons plus jamais

*Et nous ne nous séparerons plus jamais
Ce ne sera plus nécessaire à présent
Et je ne dirai plus, cher cœur
"Je suis seul et elle m'a quitté"*

*Et nous ne nous séparerons plus jamais
Les contrats ont été rédigés
La bague est verrouillée sur le doigt
Et plus jamais mes lettres ne commenceront par
"Malheureusement, dans les profondeurs de
l'hiver"*

*Et nous ne nous séparerons plus jamais
Toutes les haches de guerre ont été enterrées
maintenant
Et tous les oiseaux chanteront pour ton
Magnifique cœur
Sur le rameau*

*Et nous ne nous séparerons plus jamais
Ta chaîne de commandement
A été réduite au silence maintenant
Et tous ces oiseaux
Auraient chanté pour ton magnifique cœur
De toute façon*

*Seigneur, reste avec moi
Ne meurt pas
Je ne serai jamais libre
Si je ne suis pas libre maintenant*

*Seigneur, reste avec moi
Ne meurt pas
Je n'ai jamais été libre
De quoi parles-tu?*

*Car nous ne nous séparerons plus jamais
Et nous ne nous séparerons plus jamais*

Il Ragazzo Della Via Gluck

Adriano Celestano

Questa e' la storia
di uno di noi
anche lui nato per caso in via Gluck
in una casa fuori città
gente tranquilla che lavorava.
Là dove c'era l'erba ora c'e
una città
e quella casa in mezzo al verde ormai
dove sarà
questo ragazzo della via Gluck
si divertiva a giocare con me
ma un giorno disse: "vado in città"
e lo diceva mentre piangeva
io gli domando: "amico non sei contento?
vai finalmente a stare in città
là troverai le cose che non hai avuto qui.
Potrai lavarti in casa senza andar
giù nel cortile".
"Mio caro amico" disse "qui sono nato
e in questa strada ora lascio il mio cuore
ma come fai a non capire
che e' una fortuna per voi che restate
a piedi nudi a giocare nei prati
mentre là in centro io respiro il cemento
ma verrà un giorno che ritornerò
ancora qui
e sentirò l'amico treno che
fischia così.... ua ua".
passano gli anni ma otto son lunghi
però quel ragazzo ne ha fatta di strada
ma non si scorda la sua prima casa
ora coi soldi lui può comperarla
torna e non trova gli amici che aveva
solo case su case catrame e cemento
là dove c'era l'erba ora c'e
una città
e quella casa in mezzo al verde ormai
dove sarà
non so no so perché continuano
a costruire le case
e non lasciano l'erba, non lasciano l'erba
non lasciano l'erba, non lasciano l'erba
e non se andiamo avanti così
chissà come si farà
chissà chissà come si farà.

Le garçon de la via Gluck

C'est l'histoire
de l'un d'entre nous,
lui aussi, né par hasard rue Gluck
dans une maison en dehors de la ville,
(de) gens tranquilles qui travaillaient
Là où il y avait de l'herbe, maintenant c'est
une ville.
Et cette maison là au milieu de la verdure, où est-
elle désormais ?
Ce garçon de la rue Gluck
aimait jouer avec moi,
mais un jour, il m'a dit: "Je vais vivre en ville", et il
le disait en pleurant.
Je lui demande: « ami, tu n'es pas content ?
Tu vas enfin habiter la ville.
Là tu trouveras tout ce que tu n'as pas eu ici. Tu
pourras te laver à la maison sans (devoir)
descendre dans la cour."
"Mon cher ami" dit-il "je suis né ici
et je laisserai mon coeur dans cette rue.
Mais comment fais-tu pour ne pas ne comprendre
que c'est une chance pour vous de (pouvoir)
continuer à jouer à pieds nus dans les prés,
pendant que là, en ville moi je respire le ciment.
Mais viendra le jour où je reviendrai
de nouveau ici et j'entendrai ce bon vieux train qui
sifle comme ça ... woua, woua." Les années passent
et huit ans c'est long et ce garçon, il en a fait du
chemin mais il n'a pas oublié sa maison d'enfance.
Désormais, il peut l'acheter avec ses sous A son
retour, il ne retrouve plus les amis qu'il avait, rien
que maisons sur maisons, asphalte et ciment.
Et cette maison au milieu de la verdure, désormais
où est-elle ?
Je ne sais pas, je ne sais pas pourquoi ils
continuent à construire des maisons,
plutôt que de laisser l'herbe, plutôt que de laisser
l'herbe,
plutôt que de laisser l'herbe, plutôt que de laisser
l'herbe.
Eh non ! Si on continue comme ça,
qui peut dire comment on fera (alors).



Générique

Texte et mise en scène : Fabrice Murgia

Recherches dramaturgiques : Vincent Hennebicq

Conseiller artistique : Jacques Delcuvellerie

Assistant : Vladimir Steyaert | Stagiaire : Emma Depoid

Création vidéo : Jean-François Ravagnan et Giacinto Caponio

Musique : Maxime Glaude

Création lumière : Marc Lhommel

Scénographe : Vincent Lemaire

Interprétation : Clara Bonnet, Nicolas Buysse, Anthony Foladore, Cécile Maidon, Magali Pinglaut, Ariane Rousseau

Régie générale : Marc Defrise

Régie son : Sébastien Courtoy

Régie vidéo : Giacinto Caponio

Régie lumière : Emily Brassier

Régie plateau : Hugues Girard

Décor construit par l'Atelier de La Comédie de Saint-Etienne

Une création de la Cie Artara et du Théâtre National/Bruxelles | En coproduction avec : L'Aire Libre/St-Jacques de la Lande, La Comédie de Caen, La Comédie de Saint-Etienne, La Comédie de Valence, Le Groupov, La Maison de la Culture de Tournai/NEXT Festival, Le manège.mons et la Fondation Mons 2015 – Capitale européenne de la Culture, Le Théâtre de Grasse, Le Théâtre de Liège, Le Théâtre de Namur, Le Théâtre des Bergeries/Noisy le Sec, Le Théâtre Dijon-Bourgogne, Le Carré Sainte-Maxime

En collaboration avec Michel Serres, autour de son essai Petite Poucette - Editions Le Pommier

Avec le soutien de : la Fédération Wallonie-Bruxelles, Wallonie-Bruxelles International, le Centre Wallonie Bruxelles/Paris, DIESE # Rhône Alpes, Eubelius, Riva Audio (www.rivaaudio.be), Sabam for culture, Franco Dragone Entertainment Group | © Jean-Louis Fernandez.

Infos pratiques

NOTRE PEUR DE N'ETRE

Texte et mise en scène : Fabrice Murgia | **Recherches dramaturgiques** : Vincent Hennebicq |
Conseiller artistique : Jacques Delcuvellerie | **Assistant** : Vladimir Steyaert | **Stagiaire** : Emma Depoid
| **Création vidéo** : Jean-François Ravagnan et Giacinto Caponio | **Musique** : Maxime Glaude |
Création lumière : Marc Lhommel | **Scénographe** : Vincent Lemaire |

Interprétation : Clara Bonnet, Nicolas Buysse, Anthony Foladore, Cécile Maidon, Magali Pinglaut,
Ariane Rousseau | **Régie générale** : Marc Defrise | **Régie son** : Sébastien Courtoy | **Régie vidéo** :
Giacinto Caponio | **Régie lumière** : Emily Brassier |

Décor construit par l'Atelier de La Comédie de Saint-Etienne | Une création de la Cie Artara et du
Théâtre National/Bruxelles | **En coproduction avec** : L'Air Libre/Rennes, La Comédie de Caen, La
Comédie de Saint-Etienne, La Comédie de Valence, Le Groupov, La Maison de la Culture de
Tournai/NEXT Festival, Le manège.mons, Le Théâtre de Grasse, Le Théâtre de Liège, Le Théâtre de
Namur, Le Théâtre des Bergeries/Noisy le Sec, Le Théâtre Dijon-Bourgogne, Le Carré Sainte-Maxime
| En collaboration avec Michel Serres, autour de son essai *Petite Poucette* - Editions Le Pommier |

Salle de la Grande Main

Mardi 27 // 20 :00, mercredi 28 // 19 :00, jeudi 29 // 13 :30 et 20 :00

Tarif scolaire 8 € // 6 €

Durée du spectacle : 1h20.

Dossier pédagogique réalisé par Cécile Michel, service éducatif du Théâtre National / Bruxelles.
Aménagements pour le Théâtre de Liège : Bernadette Riga, service pédagogique. .Mise en ligne
Nathalie Peeters.

Une version PDF est disponible sur le site du Théâtre de Liège www.theatredeliege.be (rubrique : le
théâtre et l'école

Avec le soutien de : la Fédération Wallonie-Bruxelles, Wallonie-Bruxelles International, le Centre
Wallonie Bruxelles/Paris, DIESE # Rhône Alpes, Eubelius, Riva Audio (www.rivaudio.be), Sabam for
culture | © Jeff Wall - After 'Invisible Man' by Ralph Ellison, the Prologue 1999-2001(transparency in
lightbox - 174.0 x 250.5 cm - Courtesy of the artist) | Fabrice Murgia est artiste associé au Théâtre
National/Bruxelles.

Pour contacter le service pédagogique du Théâtre de Liège

Bernadette Riga

04/ 344 71

b.riga@theatredeliege.be

Sophie Piret

04/ 344 71 91

s.piret@theatredeliege.be

Aline Dethise

04/ 344 71 69

a.dethise@theatredeliege.be

A Avignon, Murgia explore nos solitudes

SCÈNES « Notre peur de n'être » ouvre la dernière semaine du Festival

- ▶ La première de la nouvelle création de Fabrice Murgia avait lieu lundi soir à Avignon.
- ▶ Une plongée étourdissante dans l'univers des solitudes modernes.
- ▶ Un spectacle en apesanteur servi par une formidable équipe d'acteurs.

AVIGNON DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Titre étrange et révélateur que celui du nouveau spectacle de Fabrice Murgia, metteur en scène belge de 30 ans, devenu en quelques années et six spectacles, le plus demandé de nos jeunes créateurs. Notre peur de n'être se joue des mots pour évoquer cette peur si contemporaine qui saisit certains au moment de devoir prendre leur vie en main. Peur de « naître » au monde mais aussi peur de n'être que ce que l'on est alors qu'on se rêve tellement mieux, tellement plus.

Cette peur saisit un homme que sa femme a quitté et qui ne parvient pas à l'accepter (Nicolas Buisse, bouleversant). Enfermé chez lui, il ressasse sans fin son malheur, ne parlant plus qu'à « la voix » sortant de son téléphone portable. Elle saisit aussi une jeune femme qui tout angosse au point de vouloir enregistrer la moindre de ses actions sur un dictaphone (la toute jeune Clara Bonnet, impressionnante de justesse). Elle saisit enfin un jeune homme qui s'est purement et simplement coupé du monde, vivant chez lui, en lui, nourri comme un bébé par une mère désespérée (Anthony Faldore à l'impressionnante présence physique). Et elle saisit cette mère, entre résignation et révolte, qui fait tout pour son fils mais se coupe ainsi elle-même du monde extérieur (magnifique et tragique Ariane Rousseau).

Fabrice Murgia nous invite à pénétrer au cœur de la vie et des peurs de ce quator à sa manière si particulière. Toute la première partie du spectacle se déroule derrière un écran de tulle à tra-



Fabrice Murgia explore de nouvelles facettes, plus adultes, de la thématique d'un monde ultra-connecté. © ERNESTO FERRAZZ

vers lequel on découvre une succession de courtes scènes dont certaines parties, filmées en direct, sont projetées en gros plan sur ce même écran. Une combinaison parfaite de théâtre et de

Notre peur de n'être évoque cette peur si contemporaine qui saisit certains au moment de devoir prendre leur vie en main

cinéma qui permet de passer constamment d'un personnage à l'autre, aidé en cela par les interventions de deux narratrices (Magali Pinglaud et Cécile Maidon qui parviennent à installer de vraies personnalités dans ces rôles ingrats).

Comme dans ses spectacles précédents, Fabrice Murgia maîtrise parfaitement tous les éléments de sa mise en scène, depuis la direction d'acteurs jus-

qu'au mariage parfait entre le réel et son image filmée, en passant par le ballet de décors changeant constamment par la magie d'une équipe technique aussi invisible qu'indispensable.

Et si la solitude dans un monde ultra-connecté reste sa thématique centrale, il explore cette fois de nouvelles facettes, moins adolescentes, plus adultes. Il ose surtout aborder le plateau d'une manière nouvelle en faisant éclater son dispositif à la moitié du spectacle. Soudain, l'écran se relève, les acteurs sont là, face à nous, sans filtre. C'est bien de théâtre qu'il s'agit, même si Fabrice Murgia nous le fait ou-

blier aussitôt par la grâce d'une poésie d'aujourd'hui qui s'affranchit des codes et des styles. Les personnages se croisent, prennent les narratrices à partie, construisent de nouvelles histoires, sortent de leurs rails. On assiste alors à une série de scènes magiques où la parole et le visuel se marient parfaitement dans un fascinant mélange de rêve et de réel où chaque personnage peut entrer dans la vie d'un autre, devenir un autre. Ou s'assumer tel qu'il est. La solitude est toujours là, la douleur, la peur aussi. Et l'incompréhension, les reproches, la violence verbale envers ceux qui n'entrent pas dans le moule de la société. Mais tout cela nous percute d'autant plus fort que rien n'est livré de façon réaliste. Durant un peu plus d'une heure, le spectateur est lui

aussi retranché du monde, emporté dans un univers parallèle et pourtant si proche, comme en apesanteur. Tout vibre à travers la poésie des mots, des corps, du son, des images, de l'espace. À l'instant de ce moment magique où la mère du jeune reclus se met à chanter d'une voix douce et nue le formidable « Raggiazzo della via Gluck » d'Adriano Celentano.

Notre peur de n'être contient ainsi une multitude de strates, de questions, d'angoisses mais se termine, pour la première fois, par une possibilité de bonheur... ■

JEAN-MARIE WYMAN 5

Jusqu'au 27 juillet au Gymnase du Lycée Aubanel à Avignon puis au Théâtre National du 7 au 11 octobre et en tournée à la rentrée.